

Sociographie de l'Asie du Sud-Est

M. Lucien BERNOT, professeur

Cours : Artisan de village et village d'artisans

Dans l'Asie du Sud-Est traditionnelle, donc paysanne, chacun est capable de produire, en les fabriquant, la plupart des objets qu'il consomme pour se vêtir, se loger, se nourrir.

L'opposition climatique entre les saisons, se traduit par une opposition entre les activités agricoles, intenses pendant la saison pluvieuse, beaucoup plus réduites, voire absentes pendant la saison sèche, ce qui donne alors, la possibilité de tresser des vanneries, de tisser des étoffes, de construire ou réparer les maisons, de distiller des alcools.

Les enfants font leur apprentissage en aidant leurs parents et en les copiant. Plus âgés, ils continueront exactement les mêmes tâches, ce qui explique, en partie, la pérennité des types culturels à l'intérieur de chaque ethnie et, en même temps, la diversité culturelle quand on passe d'une ethnie à l'autre, comme si chaque ethnie voulait se différencier de sa voisine. Ceci est particulièrement net pour le vêtement (surtout le vêtement féminin), les types de maison, les habitudes alimentaires.

C'est là un artisanat doublement bloqué : d'abord parce qu'il ne se renouvelle pas, ensuite parce qu'il est destiné à ceux qui l'ont produit.

Il arrive aussi que ces activités se développent au point que la maisonnée produise plus qu'elle ne consomme et ces excédents seront destinés à la vente. Dans certains villages, on peut trouver une maisonnée — ou quelques-unes — ainsi spécialisées dans la fabrication de tel ou tel produit, parfois à la demande, parfois aussi, pour le marché voisin.

L'artisan peut également avoir abandonné toutes ses activités agricoles, ou les avoir réduites au minimum, achetant, grâce à ce qu'il vend, les denrées qu'il n'a plus le temps de produire. Mais il n'en reste pas moins un rural, les tâches artisanales sont effectuées en famille, des voisins peuvent aider cet artisan isolé qui vend *lui-même*, au marché voisin, à un client-consom-

mateur connu. Son habileté manuelle, sa maison plus spacieuse avec quelques bâtiments annexes, la lampe à pétrole qui reste allumée plus tard le soir, la panoplie d'outils qu'il peut prêter, les visites qu'il reçoit, en font un personnage central pour le village, mais un personnage encore considéré comme paysan, bien qu'il soit souvent désigné et appelé par le nom de sa fonction.

D'après les exemples que nous avons connus, cet artisan de village est souvent un fils ou petit-fils d'artisan de village, et les objets que nous avons vus fabriquer (entre 1951 et 1977), l'outillage, la disposition de son « atelier », correspondaient exactement aux dessins ou photographies illustrant, à la fin du siècle dernier, des ouvrages comme ceux de Ferrars, Garnier, Oger, Yule, etc.

Dans tous les villages, les habitants fabriquent des objets qu'ils consomment, dans de nombreux villages un ou deux artisans vendent des produits fabriqués, mais il existe aussi — beaucoup moins nombreux — des villages qui se sont spécialisés dans la fabrication d'un produit : ce sont les villages d'artisans.

La présence de matières premières peut expliquer la formation de certains de ces villages, par exemple minerai de fer ou de plomb chez les Wa, argile à poterie sur la basse Ménam, sources salées près de Shwébo, pétrole extrait de façon artisanale — déjà mentionné au XVIII^e s. — au sud de Pagan, abondance du palmier à sucre, carrières d'albâtre, plantations de théiers permettant la fabrication de choucroutes de feuilles de cet arbuste.

On peut également justifier la présence de certains villages d'artisans par la facilité d'écouler la production : proximité d'un monastère renommé, fréquenté régulièrement par de nombreux pèlerins, ou proximité d'un centre urbain, confluent de rivières navigables, marchés à dates fixes, entrepôts stockant les produits là où la route carrossable rejoint le fleuve, là où l'on quitte cette route par le sentier praticable seulement par l'homme et l'animal porteurs.

Par contre il est rarement possible de savoir pourquoi tel village s'est spécialisé dans tel ou tel artisanat ; comme, par exemple, ces villages près de Bassein où l'on fabrique des ombrelles (technique chinoise) utilisées dans toute la Birmanie ; villages des papetiers du Nord Viêt Nam ; de producteurs de stores dans les environs de Hué. Certains villages de Haute Birmanie étaient réputés pour la fabrication des « cheroots » (du tamoul *shuruttu*) ; il s'agit d'un cigare coupé aux deux extrémités dont la tripe est composée de feuilles de tabac, tandis que la sous-cape et la robe sont des feuilles d'un borraginacée, *Cordia myxa* L., produits venant d'autres villages qui sont à plusieurs jours de marche. Dans les villages de la grande banlieue sud de Mandalay, à l'emplacement de l'ancienne capitale Amarapura, de nombreuses tisserandes se sont spécialisées dans les étoffes de soie. Les fils de

soie furent toujours importés, les Birmans bouddhistes se refusant de tuer les chenilles des cocons.

L'énergie est avant tout humaine : le disque adapté sur le tour à pédale (type chinois) pour tailler le jade, le broyeur d'argile du potier analogue au pilon à levier utilisé pour décortiquer le paddy et blanchir le riz, les différents mortiers et moulins sont rarement actionnés par une chute d'eau ou un moteur thermique.

Dans les villages d'artisans, ces derniers aussi sont restés des ruraux. Ceci se manifeste non seulement dans le genre de vie, mais aussi dans la mentalité de ces fabricants d'objets ; ils restent enracinés à leur village et à son sol. A la rigueur, nous l'avions dit plus haut, ils peuvent fréquenter le marché familial et voisin, mais — sauf pour un pèlerinage — ils iront rarement plus loin. C'est par un tiers que leurs produits sont écoulés, et s'il y a changement dans la mentalité de l'artisan, cet intermédiaire, consciemment ou non, en est le premier responsable. Nous y reviendrons plus bas.

Dans ces cours du *mardi*, nous avons donné la liste des produits fabriqués dans les villages d'artisans, liste qui fut distribuée, en donnant les noms locaux et, ici et là, des explications sur la fabrication et l'utilisation des objets et produits qui nous sont moins familiers. Un tel catalogue ne peut figurer dans ce compte rendu ; nous en donnerons seulement un aperçu.

— huiles alimentaires (sésame, moutarde, arachide), choucroutes de feuilles de thé ou de pousses de bambou, sucre de *Borassus*, poisson séché, sauces de poisson, sel de sources ou nappes d'eau salée ou de mer, alcools de riz, cigares, tabac, opium ;

— coton égrené ou filé, étoffes de coton, étoffes de soie, vêtements, sandales, teintures d'indigo, ombrelles, bijoux, pierres « précieuses » taillées, savon, fard d'une racine de rutacée, *Murraya paniculata* Jack ;

— coffres en bois, objets laqués, incrustés, huile d'éclairage d'une diptérocarpée, *D. turbinatus* Gaertn. f. ou pétrole, couvertures ;

— papier pour écrire ou encarter les feuilles d'or, ou bien, vernis puis laqué. Plus épais et enduit, il peut alors servir de support (sorte d'ardoise) pour apprendre la lecture aux enfants qui, en traçant les lettres avec un bambou taillé, graveront en clair dans le noir de fumée ;

— objets destinés aux monastères, comme les feuilles d'or battu, statuettes, vase à fleurs, crachoirs, bols à aumône, filtres à eau, bâtonnets d'encens, palmes séchées pour être gravées avec un stylet ;

— il faut ajouter à cette liste, le caoutchouc brut, le vernis pour la batellerie, les objets d'orfèvrerie, les instruments de musique, les travaux des forgerons, tanneurs, potiers, briquetiers ; ceux des constructeurs de chars

(deux roues et un timon, à l'ouest), de charrettes (deux roues et deux timons, à l'est), et de bateaux.

— Pour terminer, signalons quelques produits alimentaires préparés pour la vente qui se fera dans les jours suivant la fabrication comme les pâtes de haricots, les crêpes et beignets et certains produits tirés du palmier à sucre.

A l'exception de ces produits alimentaires, les autres ne sont pas vendus directement au consommateur, ni même à un boutiquier revendeur mais à un intermédiaire. Ce personnage — véritable pivot dans les transactions — connaît le fabricant, sait comment et où transporter le stock ; méticuleusement organisé, il a su se rendre indispensable, donc important. Souvent — pour ne pas dire toujours — il est étranger à l'ethnie des artisans : homme de la plaine allant passer marché en montagne, Chinois ou Indien, Musulman ou Hindou. Le rôle d'un tel personnage fut encore renforcé quand les Européens prirent pied dans cette région. Les Britanniques, experts dans le système de colonisation indirecte, passèrent des contrats avec ces intermédiaires et officialisèrent leur position. Il en avait été de même dans le Bengale oriental, où les nouveaux venus permirent de prendre le titre de « roi » à des fonctionnaires zélés qui n'avaient été que des collecteurs d'impôts.

Hommes des coulisses de tous les jeux commerciaux, ces intermédiaires, comme dans les langues européennes, sont désignés par un grand nombre de mots. Nous ne retiendrons que quelques exemples birmans. Dans cette langue, ils sont considérés comme *lup nan* qui peut se traduire par « agence » ; *cap krā : sū* « intermédiaire », « go-between » ; *pwè cā :*. Pour ce dernier mot, le dictionnaire glose par « a dealer in uncoined money, a petty factor, a broker ». A noter que dans un village d'artisans, ces mots sont moins employés que ceux correspondant à « le Chinois », « le Bengali », etc.

De l'échoppe de l'artisan, les produits sont dirigés vers des entrepôts soigneusement surveillés, entrepôts généralement situés à proximité d'un lieu très accessible, jouant le rôle de port ou de gare routière. De là, quand la quantité accumulée est jugée suffisante, une seconde opération est organisée vers les fleuves ou le réseau routier praticable en toutes saisons, voire le chemin de fer depuis la seconde moitié du XIX^e s.

A Maymyo, du 1^{er} avril 1896 au 31 mars 1897, d'après les registres officiels, on aurait enregistré le passage de 40 697 bœufs bâtés, 1 200 mules, 10 548 porteurs, 11 178 chars. Un intermédiaire également transporteur, ce qui n'est pas chose rare, était à la tête d'un parc de 900 bœufs de portage ; un tel bœuf peut porter de 90 à 120 kilos. L'employé qui avait à s'occuper des animaux faisait aussi office de porteur, recevant chaque jour un salaire qui était le double de celui d'un ouvrier agricole. De plus, il fallait payer des péages, là où il y avait un pont, un bac, un gué aménagé. Enfin ces transports ne se faisaient pas sans risques. Pour éviter toute surprise, les

bords de route étaient débroussaillés, de chaque côté, sur une largeur d'une cinquantaine de mètres et bien entendu le transporteur bénéficiait de cette sécurité en payant un droit de passage. On conçoit que le produit vendu dans les grandes cités des plaines ait parfois triplé ou quadruplé de prix. Dans les zones d'insécurité, mieux valait s'entendre avec les brigands, leur acheter le droit de passage, voire aide ou protection contre les bandes rivales.

Encore actuellement (1976), des gouvernements centraux ont passé tacitement des contrats avec les ethnies ou fractions d'ethnies dissidentes. Le transporteur se rendant en zone rebelle verse une somme à un insurgé qui lui remet un reçu. Après quoi, le transporteur peut pénétrer dans la zone échappant au contrôle du gouvernement central, acheter les produits, les charger et quitter la région. Ce reçu sera présenté au fonctionnaire de l'administration légale pour le calcul du prix d'achat.

Dans certains villages d'artisans, on semble avoir toujours ignoré le problème posé par l'écoulement de la fabrication par le truchement des intermédiaires. C'est le cas des constructeurs de bateaux, de chars à bœufs, des charpentiers et des potiers spécialisés dans la fabrication de grandes jarres. C'est aussi le cas des briquetiers, fondeurs de grosses cloches, sculpteurs qui vont travailler hors de leurs villages. Ces artisans-là semblent avoir conservé la même position que celle des artisans de village. Les uns comme les autres, qu'ils travaillent pour des clients connus du marché voisin ou pour des clients connus qui passent commande, ont su tisser des relations suivies entre eux, fabricants et leurs clients consommateurs.

Artisans isolés, artisans groupés sont encore des ruraux et c'est sans doute cette caractéristique qui fut responsable de la pérennité — et de l'inertie — de l'artisanat de cette région. Si des changements doivent se produire dans les techniques, les types de production, les caractéristiques des produits, on peut penser que ces innovations apparaîtront d'abord chez les artisans travaillant pour des intermédiaires.

*

**

Séminaire : de l'essart à la rizière

Ce titre n'aurait certainement pas choqué les évolutionnistes du siècle dernier. Mais sans vouloir critiquer ceux qui surent faire comprendre le poids de l'histoire, c'est dans une toute autre perspective que nous avons abordé ce sujet dans le séminaire du *mercredi*. Nous nous contenterons de rappeler ici que la culture du paddy sur essarts, malgré ses caractéristiques négatives (pas d'engrais, pas d'instruments aratoires, pas de bétail, longues périodes de repos, etc.), ne saurait être considérée comme primitive, ni comme à l'origine de la culture du paddy. C'est dans les plaines inondables et irrigables,

surtout là où il y a eu capture de fleuve, phénomène fréquent dans cette région, que la culture du paddy fut d'abord pratiquée.

Si on considère un champ de 1 ha 5 comme la superficie permettant de nourrir une maisonnée de cinq personnes, sachant que la période de repos de la terre est généralement d'une dizaine d'années, c'est en fait 15 hectares qui doivent être à la disposition de cette maisonnée. Si toute la terre d'une région donnée était utilisable — ce qui est impensable — cette région ne pourrait supporter une population de plus d'une trentaine d'habitants au km². L'agriculture sur brûlis n'est donc compatible qu'avec une faible densité démographique.

Pour un gouvernement, l'essartage est une technique agricole qu'il faut freiner, voire supprimer. On met en avant le gaspillage de bois, le danger de la propagation des incendies, l'érosion des sols. Ce qu'on dit moins fort, c'est qu'une population d'essarteurs est souvent mouvante, peu recensable, mal contrôlée. A notre connaissance, jusqu'à ces dernières années, toute tentative gouvernementale pour encourager une population d'essarteurs à passer à la rizière permanente, fut sans lendemain. Les résultats officiels publiés ne sont que des bulletins d'auto-satisfaction anticipant sur un projet en cours ou généralisant à partir d'une expérience quasi individuelle.

Mais il arrive, principalement là où la pression démographique commence à se faire tenace, que quelques essarteurs ayant soigneusement pensé l'affaire ou témoins d'une initiative qui s'est avérée heureuse, sachant aussi qu'il faudra plusieurs années pour mener la chose à bien, tentent l'expérience. Elle se traduira, peu à peu, par une véritable transformation dans le genre de vie. Du bâton à fouir il faut passer à la charrue, du bétail source de prestige au bétail dressé pour travailler, de la culture sans eau retenue à la culture avec l'eau contrôlée. Chez des gens qui n'ont, pour tout outil, qu'un coupe-coupe ou une houe, il faut compter avec le temps. Une dizaine d'années est nécessaire pour passer d'un champ relativement *plat*, qui était essarté, au champ labouré pour cultures sèches avec l'indispensable dessouchement. Ensuite il faut pouvoir amener l'eau, puis l'évacuer ; enfin il est indispensable de corriger les dénivellements par des diguettes ouvrables et colmatables pour amener et changer l'eau. Ce travail empirique peut nécessiter encore une décennie. Bien entendu, pendant toute cette période, le nouveau champ est peu ou pas productif. Il faut donc continuer à essarter...

Si, après une vingtaine d'années, l'opération s'avère rentable, l'essart est abandonné. Le paysan bâtira sa nouvelle maison à proximité du nouveau champ, il sera peut-être copié, connaîtra une ou deux maisons voisines, embryon possible d'un futur hameau. La pérennité de ces champs assurera la pérennité de l'habitat. La tôle ondulée remplacera le toit de chaume et les murs en planches ceux de bambou. (Si ces nouveautés donnent à la maison

un aspect que chacun reconnaît comme plus cossu, il faut signaler aussi que ces maisons deviennent beaucoup plus froides en hiver, et beaucoup plus chaudes en été.)

Ces champs nouveaux seront recensés, cadastrés. Le droit à la propriété d'un tel champ remplacera ce qu'était le droit à la possession de l'essart. Des exemples précis : Chakma, Marma, Cak, Intha, Pa'O, Kadu, permettent de dire que là où la résidence était matrilocale, la règle s'est infléchie vers la patrilocalité, la jeune épouse venant habiter chez les parents de son époux ou dans leur village. Quant aux rendements en paddy, ils seront passés de 7 à 8 q/ha à 15 ou 20 q/ha.

Des enquêtes minutieuses, précises, chiffrées, étalées sur plusieurs décennies, donc menées par les autochtones sous la conduite d'ingénieurs agronomes et de chercheurs qualifiés mériteraient d'être entreprises. Elles donneraient d'excellents résultats.

La plupart des auditeurs ont participé aux discussions et M. Yoshio ABE a présenté trois exposés sur les riziculteurs du Kerala.

L. B.